



LES JURDANOS SONT SECS ET BASANÉS COMME LES FRUITS DU CAROUBIER (page 614).

DEUX PEUPLADES ESPAGNOLES A DEMI SAUVAGES¹

LES JURDES ET LES BATUECAS

PAR ANNA SEE

II. — Las Miestas, capitale des Jurdes. — Les Jurdanos opprimés et rançonnés par la Alberca. — Le Cabezo. — Le misérable et pittoresque hameau de Riomalo de Abajo. — Les maisons de Casares. — Grandeur sauvage du paysage et misère extrême des habitants. — Le pain considéré comme objet de luxe. — Carabusino, le village de monstres et de goitreux. — Les cratères du Gasco : ascension du volcan éteint. — Comment les Jurdanos expliquent les éruptions volcaniques. — Les Jurdes altas. — Granadilla, la vieille cité sarrasine.



J'APERÇOIS QUELQUES BEAUX ENFANTS.

Après le couvent des Batuecas, une étape encore. Et me voilà, dans un paysage hargneux et grandiose, ce territoire maudit dont une bonne femme de la Alberca me disait que c'était « une terre aigre, acide, désastreuse » (una tierra agria, acida, disastrosa).

Dès le premier village des Jurdes, on est aussi loin que possible de nos civilisations. Après avoir traversé des gorges profondes remplies de l'interminable chuchotement des sources, on arrive à las Miestas, l'ancienne Batueca, dont le nom signifie « tristesse ». Le village est resté la très rudimentaire bourgade fondée par les pasteurs de la Alberca; ceux-ci, envoyés dans la Sierra de Francia avec leurs troupeaux, avaient logé leurs familles dans des masures, des huttes de boue séchée, coiffées d'ardoises. Ni cheminée ni fourneau : on fait du feu par terre, la fumée s'échappe entre les pierres disjointes. Pas de table, pas de coffre ni d'armoire : pourquoi faire? Et que mettraient-ils dedans? Ils n'ont guère de vêtement de rechange et pas de linge.

..... Décidément, en moins d'une journée de marche, j'ai reculé de plusieurs siècles. Ou bien, il semble que je sois transportée dans une région inexplorée de l'Afrique centrale. Les quelques lieues qui séparent las Miestas de Salamanque ont mis entre le monde que j'ai quitté et celui où je viens de pénétrer, des distances considérables dans le temps.

et l'espace. Gens et horizons, paysages et choses me causent un étonnement rare, complet, absolu. Le pays ne ressemble à rien de déjà vu, et aucune description, aucune photographie ne m'en a défloré l'aspect.

J'aperçois quelques très beaux enfants, aux admirables yeux noirs sous des cils presque trop longs;

1. Suite. Voyez page 601.

mais, la plupart de ces mal nourris sont ignoblement dégénérés; devant plus d'une porte gémissent des idiots, des idiots, hideux et bavotants, des gens qui, à vingt ans, sont complètement gâteux.

Les Jurdanos sont secs et basanés comme les fruits du caroubier. Les femmes sont maigres et efflanquées sous leurs loques étriquées. Qu'on est loin des fichus fleuris et des colliers d'or!

Toutes jeunes, les Mesteras sont déjà comme de petites vieilles, avec des figures plissées et ratatinées; mais elles ont la démarche aisée et des gestes beaux de grâce et d'harmonie. Sur une petite place plantée de vignes, de figuiers et d'oliviers, passe une femme qui porte sans effort une volumineuse charge de maïs. D'autres femmes vont à la rivière, une jarre posée sur l'épaule, ou appuyée contre la hanche: l'attitude tout à fait biblique, antique, fait penser à Rebecca, à la Samaritaine, ou aux statuettes de Tanagra. Mais, que les jupes courtes et les fichus sont sales! On frémit, pour l'amour de l'hygiène; mais, au point de vue pittoresque, quel régal! Les couleurs claires, les blancs, les gris qui s'éliment et s'effrangent sans avoir jamais été nettoyés, prennent des tons incomparables. Toutes les teintes sont si déteintes que, à travers les couleurs de poussière, de crasse et d'indigence, on restitue difficilement aux tissus leur coloris primitif. Il y a de ces couleurs que ne peuvent obtenir la chimie ni la teinturerie, des couleurs qui furent glapisantes, que le soleil a rongées, et dont il a absorbé l'excès de vitalité.

Derrière le pont du Río Batueca, se déchiquette la Sierra de Bejar, toute mauve, avec deux ou trois sommets couronnés de neiges éternelles. Le beau tableau, dans les métamorphoses de la lumière, trop violente d'abord, puis doucement rose et or, puis bleu violâtre, et finalement, du bleu profond des nuits d'Espagne!

Et dire qu'ici également, une fois l'an, le 14 septembre, jour du Santo-Cristo de la Agonio, une représentation théâtrale a lieu: combien rudimentaire et barbare, on peut se le figurer aisément. Les spectateurs sont assis sur les rochers schisteux qui forment des gradins naturels; un châtaignier mort et une pile d'ardoises supportent la toile peinte qui sert de décor. Les acteurs viennent de la Alberca. Spectacle extraordinaire par la qualité du public de quasi-brutes vêtues avec la lugubre fantaisie des clowns!



SUR DE VAGUES CHAUSSÉES RABOTEUSES (page 615).

Quitté las Miestas pour m'engager dans les gorges du Cabezo. Sur une colline qui embaume le térébinthe, le thym et les herbes aromatiques, au milieu des oliviers et des caroubiers, s'étalent quelques toits gris foncé, sur de petites maisons rangées en demi-cercle autour d'une pauvre chapelle. Au sortir du Cabezo, on me montre les dégâts faits ici par une tempête de grêle qui m'avait surprise vers Arroyomuerto. Les fruits et les feuilles sont hachés, les arbres sont dépouillés, démembrés, écartelés. La *tormenta* a raviné le peu de chemin qu'il y avait, elle a chaviré la montagne; d'une colline dégringolée, il ne reste qu'un chaos de pierres. Et, plusieurs fois, je dois mettre pied à terre pour décharger un peu le mulet, aider à le pousser, à le tirer. Avec cela, une chaleur torride que ces terrains schisteux emmagasinent et réverbèrent. Le sol d'ardoise brûle les pieds, l'air est ardent où passent les libellules phosphorescentes. Mais, j'en ai pris mon parti: il ne s'agit que d'éviter une insolation. Après des heures de marche, c'est enfin la halte méridienne, le mulet dessellé, les alforjas jetées sur la berge d'un ruisseau. Le guide fait le *gaspacho*, avec de l'eau, des oignons, des herbes parfumées hachées dans l'huile et le vinaigre: ce n'est pas un onguent, c'est une soupe, assez mauvaise, mais il faut bien s'en contenter.

A peine est-on installé, que les œstres et les taons se jettent sur le mulet qu'ils piquent à force: les gouttes de sang pleuvent sur l'herbe et sur les pierres... La bouteille d'eau où est exprimé le jus d'un citron rafraîchit dans

le rio. Des poissons tout petits (de vrais points d'exclamation!) passent par saccades et par glissements. Les pattes ventousées des araignées aquatiques se reflètent en six ombres noires cernées de lumière. Les cigales font « ptt » à d'invisibles passants. Les oliviers bancroches qu'étreignent les vignes sarmenteuses palpitent et frissonnent.

Riomalo de Abajo! un des plus pittoresques villages jurdanos accrochés aux pentes des sierras. Paysage à la mine de plomb : maisons, sol, montagnes, rochers; au-dessus du crayonnage, le papier bleu, très bleu, resté nu, figure le ciel. Un peu de jaune, quelques hachures seulement sur l'indigo, représentent la verdure. Et puis, des points, de menues taches de toutes teintes, pour montrer l'hétérocliticité des penillons pouilleux, pisseux, couleur de puanteur et de vermine, avec les rapiécages les plus tintamarresques, les plus inattendus...

Des femmes font la récolte du lin. Des enfants grimpent aux cerisiers sauvages et cassent pour moi des branches chargées de fruits. Le guide s'informe des maisons où il y aura quelque chance de trouver des œufs, du miel, du lait.

A mesure qu'on pénètre plus avant dans les Jurdes, les villages sont de plus en plus misérables, quelque invraisemblable que semble une sordidité plus grande qu'à las Miestas ou au Cabezo. Les taudis malodorants, les tanières, n'ont pas d'autre ouverture qu'une porte basse. Et elles sont collées les unes contre les autres, pour économiser chacune le mur qui leur est mitoyen. Seulement, entre les sentines dégoûtantes, où un fermier modeste ne logerait pas son bétail, comme la rue est jolie, bordée des ceps de vigne qui retombent sur les maisons.

Le chemin devient tout à fait impossible : escaliers naturels dont il faut escalader et descendre les marches, vagues chaussées raboteuses, glissantes, poussiéreuses, qui tiennent lieu de routes. Devant moi, le guide abat à coups de gourdin les ronces qui nous accrochent et nous déchirent au passage. Des enfants presque nus surgissent entre les rochers, puis se cachent précipitamment, dès qu'ils se voient découverts. L'on n'entend que les pierres qui roulent, le papotage des feuilles chiffonnées

par le vent et le joli glouglou des sources. Le *llanito*¹ est si subtil entre les herbes exubérantes, la montée est si horriblement raide, que je demande à un vieux bonhomme de nous guider jusqu'au faite de la montagne. C'est pitié de le voir si hâve et si dépenaillé; mais, tout vieux qu'il est, il grimpe agilement, de ses maigres jambes enveloppées de bouts de chiffons enroulés à la manière des chaussettes russes.

Les hommes des Jurdes sont bien plus dégourdis que les femmes :



LA RUE EST JOLIE ENTRE LES CEPS DE VIGNE QUI RETOMBENT SUR LES MAISONS.



APRÈS AVOIR TRAVERSÉ DES GORGES PROFONDES (PONT DE LAS MIENTAS) (page 613).

1. Le sentier.

le service militaire n'a pas été pour eux sans quelque avantage. Mon vieux guide me dit leurs malheurs à tous : mis en quarantaine, comme des pestiférés, des lépreux ; accablés de trop lourds impôts ; ruinés par les sangliers qui dévorent les fruits et les pommes de terre. Leurs chèvres vont pacager sur la montagne ; un bloc d'ardoise se détache et les écrase. Et, pour comble de misère, la grêle vient anéantir leurs pauvres espérances. « Nos arruinan à pagos ; entre los de Madrid y los jabalines, ni vivir podemos¹ »... Il est résigné, en son découragement, il admet très bien qu'une sorte de malédiction les poursuive, un incurable et inexplicable mal physique et moral ; décrivant d'une manière navrante sa demeure, leur vie, il dit : « Oui ; mais ne sommes-nous pas Jurdanos ! » Et il le dit du ton dont il s'écrierait : « N'est-ce pas suffisant pour des chiens comme nous ? »

Ils espèrent une amélioration de leur sort tout en appréhendant la nouveauté. Si bien que, lorsqu'en septembre 1904, le roi Alphonse XIII vint à Salamanque, on voulut lui exhiber quelques-uns de ces malheureux ; mais personne ne voulait venir, ils avaient peur du chemin de fer ; enfin quelques-uns furent entraînés par l'exemple d'un jeune ménage, un Jurdano de 16 ans et sa femme âgée de 12 ans ; à cet âge on ne doute de rien !

Les Jurdanos vivent de peu, de ce que le sol produit naturellement. On m'a conté que les moins infortunés ne mangent de pain que dans quelques occasions solennelles. C'est le grand luxe pour les repas de noces ; et l'on juge de la richesse d'un mariage au nombre de pains qu'on y a servis. Dans les bourgades les plus indigentes, il y a des êtres humains qui n'en ont jamais mangé et qui souhaitent éperdument de ne pas mourir avant d'en connaître le goût. Des moribonds, se souvenant de cet inoubliable régal qu'ils appellent « la gracia de Dios », formulent leur dernière volonté en en réclamant quelques bouchées. Si bien que « demander du pain » équivaut, pour ces pauvres gens, à être prêt à recevoir l'extrême-onction.

Pour gagner un peu d'argent, les hommes vont moissonner ou vendanger en Castille. Les femmes élèvent les enfants trouvés que leur confient, moyennant deux ou trois douros par mois, l'Assistance publique ou les maisons de miséricorde. On leur laisse les petits jusqu'à l'âge de 6 ans, à moins qu'alors ils ne les adoptent. Les parents nourriciers s'attachent aux *pilos*², et il est rare qu'il ne les gardent pas ; dans le pauvre logis, ça n'en fait qu'un de plus à souffrir *el martirio de hambre*³. Et, comme ils disent, plus on est nombreux à supporter un fardeau, moins il pèse aux épaules de chacun. Les familles sont nombreuses : 6, 7, 8 enfants en moyenne. La mortalité n'est pas excessive.

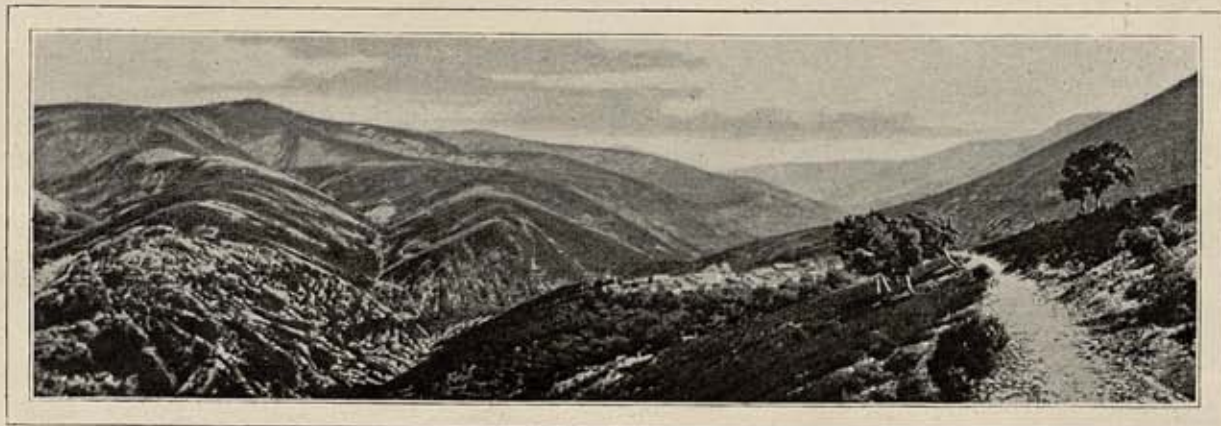
Au sommet de la montagne, le panorama est splendide : toutes les Jurdes, jusqu'à la Sierra de Bejar, Lagunilla, Aceitunilla, le volcan du Gasco. Vu de là-haut, le *caserio* de Riomalo de Abajo est incomparablement pittoresque : c'est, dans l'enfoncée de la colline boisée, un pavement bitumineux, une large plaque sombre sillonnée de lézardes qui sont les séparations entre les toits des taudis.

Santiago Pascual Martin, secrétaire de l'alcalde, me fait les honneurs de Casares, l'un des villages les plus importants de ces régions. Il me montre une église du XVII^e siècle qui est baroque en sa simplicité : la chaire et le retable sont badigeonnés en rouge et jaune, l'autel est turquoise et mandarine ; derrière un rideau agonise un Christ qui a un pagne d'indienne et qui est flanqué d'anges bouffis et rubiconds. La piété des Jurdanos est extrême : personne ne manque la messe le dimanche ; dans les villages qui n'ont pas de chapelle, on fait plusieurs lieues pour venir entendre le service divin à la paroisse prochaine.

1. Ils nous ruinent tous ; entre ceux de Madrid et les sangliers, nous ne pouvons pas vivre.

2. De *pilo*, la tour. En jurdano, *pila*.

3. Le supplice de la faim.



ME VOILA DANS UN PAYSAGE BARONEUX ET GRANDIOSE (page 613).

Il y a quelques mois, un pèlerin drapé dans une étoffe en lambeaux, traversa les Jurdes : comme il était chauve et qu'il avait une grande barbe chenue, on crut que c'était Dieu... Cet homme qui transportait à grand-peine une lourde croix de fer, s'était échappé de l'Asile d'aliénés de Caceres ; dans sa folie, il croyait

avoir commis des crimes abominables pour lesquels il voulait faire pénitence. Il n'osait pas entrer dans les églises, demeurait sous le porche pour entendre la messe, puis, se flagellait devant les enfants étonnés. Pour se mortifier, il mangeait à peine, et finit par mourir de faim, aux environs de las Miestas.

M'ayant dévoilé cet état d'esprit, Santiago Pascual Martin me fait visiter les plus belles maisons de Casares : c'est effrayant ! c'est abominable ! Dans la pièce unique qui sert de chambre et de cuisine, un peu de



LES HOMMES VONT MOISSONNER OU VENDANGER (page 616).

bois se consume lentement par terre ; un nuage de mouches mêlées à la fumée vous aveugle. Par les fissures du toit, divorces entre les ardoises mal jointes, filtre une lumière obscure. Une planche sur laquelle les plus riches jettent une mauvaise couverture sert de lit aux parents ; les enfants s'étendent sur un banc ou dans un tronc de bois creusé qui sert aussi à écraser les olives. D'énormes jarres de terre qui rappellent celles qu'on voit encore à Pompéi, contiennent la provision d'huile. Devant leurs portes, des femmes qui, presque toutes ont les yeux malades, écarquillent les bras pour que je ne puisse passer : malgré leur envie de m'apitoyer, elles sont honteuses que je pénètre dans leurs maisons. Les chaumières où règne une violente odeur de misère sont si obscures que je n'y vois goutte, les relents nauséabonds sont tels que, avant que ne soit consumée l'allumette qui doit m'éclairer, je suis sortie, écœurée, attendrie, horrifiée, de ces gîtes sinistres.

Et les femmes, semblables à des spectres de la pauvreté et de la faim, se lamentent en détaillant leurs misères. Des mouches s'engluent dans l'humeur que pleurent leurs yeux, se collent aux paupières chauves, à la saignée des plaies. Sur le seuil des masures, les Jurdanas blasphèment, et on ne peut pas les désapprouver.

En fuite d'abord, les enfants, bientôt rassurés, accourent. Ils appellent leurs mères, ou les mères les appellent pour voir une non-Jurdana. Et les femmes entonnent le refrain que j'entends depuis que je suis ici : « Come viene la Sra en tan mal terreno ? »¹. Ils



LES FEMMES ÉLEVENT DES ENFANTS TROUVÉS (page 616).

1. Comment la dame vient-elle sur ces terres si mauvaises ?

sont étonnés et ravis de ce qu'ils voient. Le muletier dans le costume de travail des Albercanais, semble ici outrageusement élégant, avec son bourgeron bleu, son foulard de tête en indienne brune semée de marguerites rouges, sa culotte de drap noir, ses espadrilles, ses guêtres de tricot blanc qui ne descendent pas assez pour cacher ses chevilles nues.

La nouvelle s'est répandue très vite dans le pays. Signalée de loin, annoncée par des paysans revenant des vignobles ou des olivettes, j'étais attendue sur la route par des personnes désireuses de me voir, pour se plaindre ou pour m'apitoyer. Suivant leur complexion, ils avaient mis leurs moins détestables vêtements, ou les pires, pour me faire honneur ou compassion. Tous sont dans l'espérance d'une cigarette, ou d'une *perrica*¹. Ceux qui n'osent pas parler quémangent à leur manière, et le regard implorant vient à la rescousse de la main tendue.

La chaleur est épouvantable. Le soleil, en toute rage, tape sur le sol et sur les montagnes d'ardoise. Les cigales chantent et crissent. Et, tandis que nous descendons le lit de pierres d'un torrent desséché, sous les rafales d'un simoun ardent, je voudrais avoir froid, j'ai la nostalgie de l'ombre et de la fraîcheur.

.... Une cordillère de montagnes superbes. Au second plan, d'autres sommets qui semblent vouloir grimper plus haut les uns que les autres, se dépasser, s'escalader. « Aux Jurdes, écrit D. José Polo, règne encore la nature en sa splendeur primordiale. Sur le sol couvert de halliers ne s'est pas encore posée l'empreinte rédemptrice du progrès. Et il est difficile de trouver des mots pour décrire l'antique simplicité des montagnes sauvages. »

Les alentours de Carabusino annoncent un village cossu. Des vignes aux pampres lourds de fruits embrassent les oliviers et les chênes-lièges. Les montagnes en terrasses ne sont que jardins séparés par des murs en pierres sèches. Les fleurs jaunes de la citrouille resplendent dans la verdure, sur le sol d'un gris légèrement rougeâtre. Les figuiers, les pêchers, les cerisiers, les pruniers prospèrent. Mais les habitants ne savent pas exploiter la terre. Malgré le décor luxuriant dans lequel il est serti, Carabusino est l'un des

plus pauvres villages des Jurdes. Il compte 24 familles et je n'ai pas vu un individu normal. Ils sont beaux à force d'être hideux, comme ils sont somptueux à force de misère. Je ne me souviens pas avoir vu telle réunion de monstres, goitreux, nains, crétins, rachitiques. Dans quelle contrée maléficiée suis-je arrivée? Serait-ce un des cercles de l'enfer?... C'est, en tout cas, un hallucinant cauchemar, avec, dans toute son intensité, ce « charme de l'horreur », si précieux aux baudelairiens. On croit voir cette population de Carabusino à travers un miroir vicieux, concave ou convexe.... C'est la réalisation des humanités caricaturisées par les observateurs les plus âpres et les plus féroces : les voilà les modèles des Ribera, des Goya, de tous les tragiques déformateurs de l'école espagnole. Et voici tous les avortons de Velasquez, ses merveilleux et difformes bouffons, el Bobo de Coria, el Primo, el Niño de Vallecas; et cette créature fantastique, hallucinante qu'est la naine de Zuloaga.

Gnomes, idiots, cagneux, tous aggravés de goîtres, édentés et les yeux chassieux, attirants et répugnants, me regardent avec leurs yeux de crustacés, enfoncés dans des masques de crapauds, sur des corps d'enfants gonflés.

Et quelles couleurs! les noirs sont devenus gris, les blancs aussi. Tout est cendré, crasseux, de cette lugubre couleur « pauvres gens » qui sent si mauvais à regarder. Avec les colliers de verroterie dont elles se parent, les femmes semblent vouloir attirer l'attention sur leurs gibbosités. Qui sait, du reste, si les Carabusinos ne considèrent pas comme disgraciés de la nature

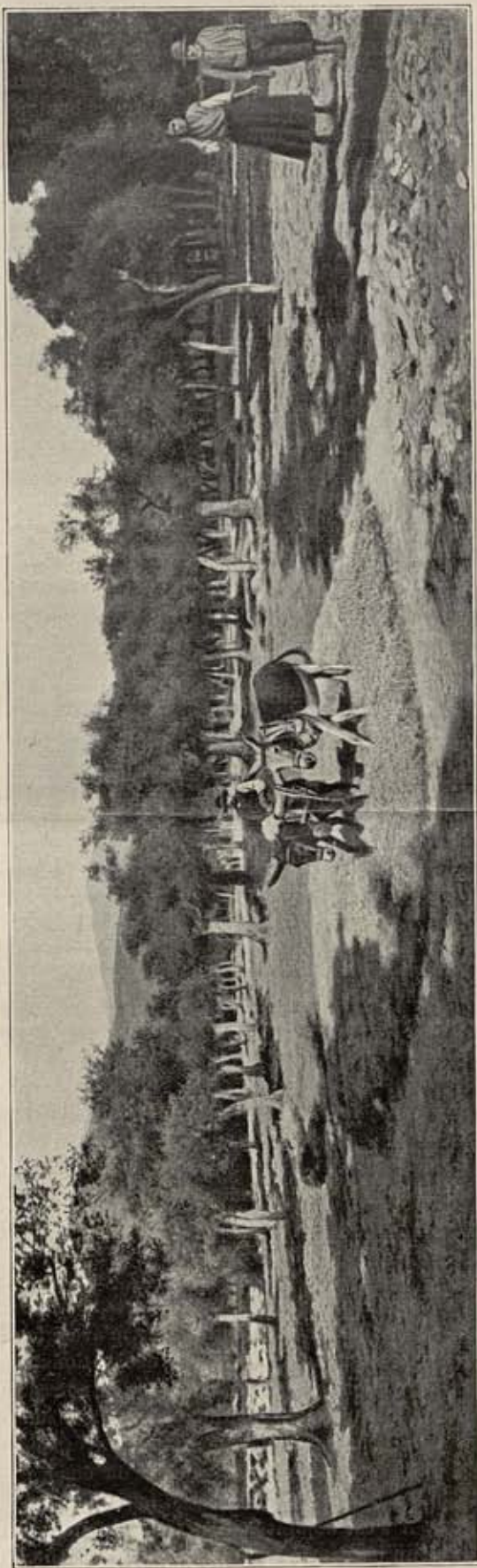


NE SOMMES-NOUS PAS JURDANOS! (page 616).

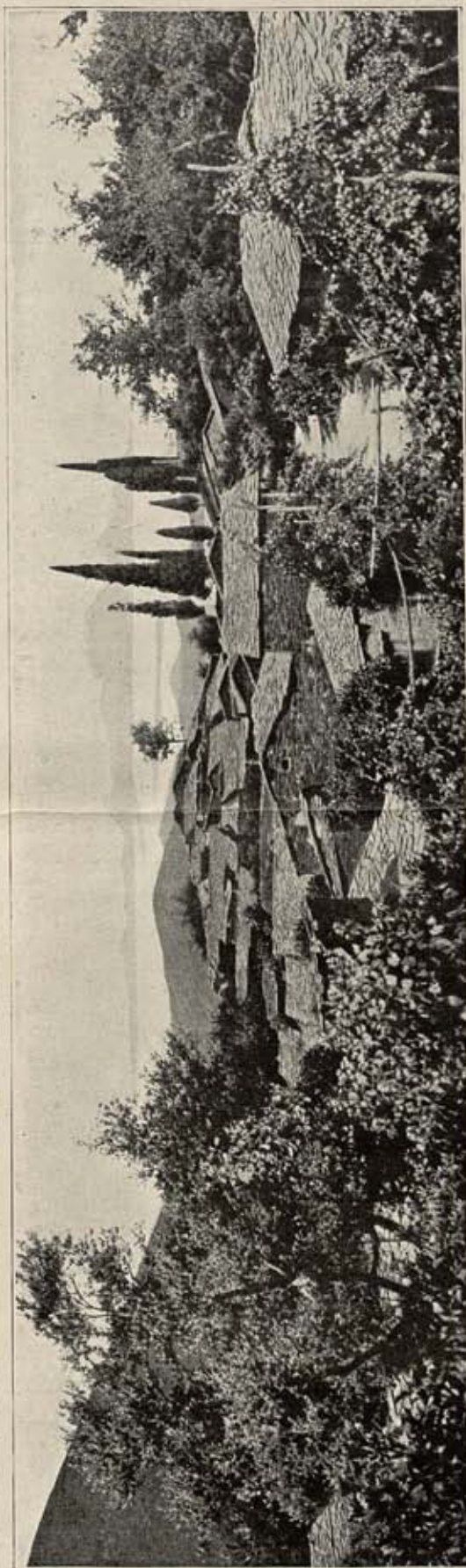
ture ceux dont le cou est dépourvu de cet appendice.

Tous sont efflanqués, décharnés. Ce jabot qui leur palpite sous le menton, ne fait qu'accentuer leur

1. Un sou.



LES ALENTOURS DE CARACUSINO ANNONCENT UN VILLAGE COSSU (page 618).



LES TAUDIS DES JUDES N'ONT PAS D'AUTRE OUVERTURE QU'UNE PORTE BASSE (page 615).

horrible maigreur. Il semble qu'ils aient avalé leurs joues; les os sont revêtus d'un minimum de chair, aussi peu qu'en peut avoir un être vivant: ils n'ont littéralement que la peau et les os. A force d'être écarquillés, les yeux sont démesurés, derrière les cils agglutinés par la chassie. Les Carabusinos, avec leur poil inculte, leurs oreilles décollées, toutes les rides, tous les plis du visage dans lesquels la crasse s'est longuement amassée, apparaissent comme des sous-hommes, des créatures inférieures, intermédiaires entre les hommes et les grands anthropoïdes. Et l'expression des visages est ignoble d'abrutissement: ils ont les lèvres pendantes des idiots, ils poussent des cris inarticulés au milieu desquels on reconnaît parfois des mots espagnols. Mais, donnez-leur un peu de tabac ou des centimes, les masques de brutes s'épanouissent; et agrippant éperdument leur proie, les monstres se mettent à rire, inextinguiblement, d'un pénible rire de fou qui vous met mal à l'aise.

... Asegur apparaît comme une énorme carapace de tortue dans un désert brûlant et inhospitalier. Plus loin, Fragrosa est comme une oasis, au milieu des bouquets d'arbres. Enfin, au bout d'une étape interminable, j'arrive au Gasco, volcan éteint dont je veux faire l'ascension et qui donne son nom à l'un des *caserios* les plus sympathiques des Jurdes; les habitants en sont étonnamment beaux, grands et bien faits, comme peuvent l'être des Espagnols de sang visigoth ou vandale, mêlé à du sang sarrasin.

Ils étaient dans le lit desséché du torrent qui leur sert de mail, de square et de place publique, les hommes groupés d'un côté, les enfants jouant plus loin, les femmes assises à terre, les unes derrière les autres, chacune coiffant celle qui est devant elle, avec un peigne qu'on mouille dans une flaque d'eau et qu'on pique ensuite dans le chignon. Aux branches des mûriers pendent les fruits noirs, jaunes, rouges... Et je m'amusais de tous les Jurdanos du Gasco qui, installés autour de moi, épiaient, émerveillés, mes mouvements dont ils essayaient de comprendre la signification; et comme ils s'étonnaient de me voir changer les

bobines de mon appareil photographique, ou griffonner avec rapidité, eux qui n'ont vu écrire que bien peu de gens et tracer difficileusement les lettres, une à une!

Ils forment un très joli tableau: des gris, des bruns, des rouges, des feutres admirablement encrassés et cabossés, des guenilles violentes, des attitudes harmonieuses; et, puisque la couleur ne vaut que par celles qui l'entourent ou lui servent de fond, on ne peut pas souhaiter pour ces rouges émoussés de voisinage plus heureux que le lit clair du torrent, à l'ombre des mûriers et des guigniers, devant la montagne volcanique. Des femmes arrivent, avec leurs amphores d'argile. Des enfants jouent, et, apercevant un crapaud ou une vipère, poussent des cris stridents. Sur les arbres, les cerises aigres éclatent, transparentes comme des émaux. Un beau jeune chevrier m'apporte des truites qu'il vient de pêcher en entrant jusqu'aux genoux dans les trous d'eau, attrapant les poissons avec la main quand il les voyait filer entre les pierres, ou les assommant au passage avec de petits lingots de plomb.

A 3 heures 1/2 du matin, le soleil n'étant pas encore levé, je me suis mise en route pour le volcan dont je voulais avoir fait l'ascension avant l'heure caniculaire. Par les chemins de chevriers, j'atteins aisément les cratères qui, me dit-on, exhalent souvent en hiver des fumées assez épaisses. Cependant, durant les nuits froides, les pâtres viennent s'abriter dans les cheminées qui sont assez larges; on peut pénétrer profondément dans les noirs couloirs, mais des nuages de petites mouches me découragent et, m'aveuglant, me font rebrousser chemin. Ayant vu les excavations, les crevasses béantes d'où s'échappèrent les scories noires et rouillées et les pierres ponceuses, je veux descendre l'autre versant du volcan; jamais être humain ne traversa cet inextricable fouillis d'arbustes et de ronces d'où émergent



JE DÉCOUVRE LES FORTIFICATIONS MOYEN AGE
DE GRANADILLA (page 622).

de gigantesques rocs et des amas de pierres volcaniques. L'alcalde du Gasco, pieds nus, loqueteux, et si intimidé qu'il n'ose m'adresser directement la parole, me guide; il s'est adjoint, outre mon muletier, un bûcheron qui, marchant devant nous, la hache à la main, me fraye un passage à travers la brousse, coupant les branches gênantes des caroubiers et des chênes-lièges, arrachant lianes et plantes épineuses. Plus

d'une fois, d'un violent coup d'épaule, les trois hommes doivent ébranler les pierres qui obstruent notre chemin et qui roulent et dégringolent à grand fracas. S'étant concertés, les trois paysans me font faire un détour pour me montrer le Chorro de Meancera, la cascade qui tombe du haut d'une montagne de 300 mètres; ils en sont bien fiers, quoiqu'elle raye à peine d'un maigre filet d'eau la paroi escarpée du sommet de laquelle elle s'éparpille en un peu d'écume et de poussière d'eau. Et je m'irriterais d'avoir fait un trajet assez long et pénible pour voir cette cascade grêle, si chemin faisant, un des guides ne me disait cette légende baroque :

Il y avait autrefois des Romains; c'était une espèce de démons qui cuisaient leur pain sur le Gasco, ce qui produisait des explosions épouvantables, bruyantes et désastreuses. Et la montagne, ensorcelée de par la présence des maudits mécréants, vomissait du feu, des vapeurs et des pierres!...

J'allais, suivant toujours le lit du torrent, pour éviter les sentes étroites où, quand on rencontre d'autres mulets, il faut s'écraser contre le mur ou se placer de telle manière qu'on risque de choir dans un précipice. Ayant visité *alquerias* et *caserios* dont la détresse « ferait pleurer les pierres », j'arrive aux *Jurdes altas* où Nuñomoral, avec ses maisons un peu moins basses, un peu moins exigües, me semble cossu, presque riche. Plus d'ardoises ici : des toits de tuiles, des murs blancs, des volets verts.

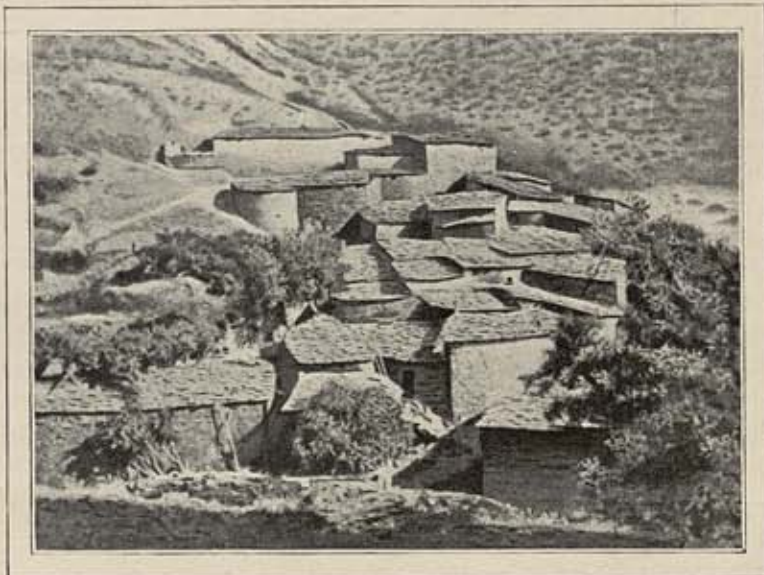
C'est ensuite Vega de Coria avec ses olivettes, ses arbres à la Gustave Doré qui, au clair de lune, sont invraisemblablement fantastiques, monstrueux. Des oliviers, des chênes-lièges, des vignes sarmenteuses, c'est à qui sera le plus bancroche, le plus rachitique, le plus noué, le plus torturé.

Puis, le pays devient giboyeux : à travers les massifs de lentisques et d'arbusiers, les perdrix s'envolent, les lapins dévalent et roulent, au galop de leurs petites pattes qui semblent innombrables dans la folie de la fuite.

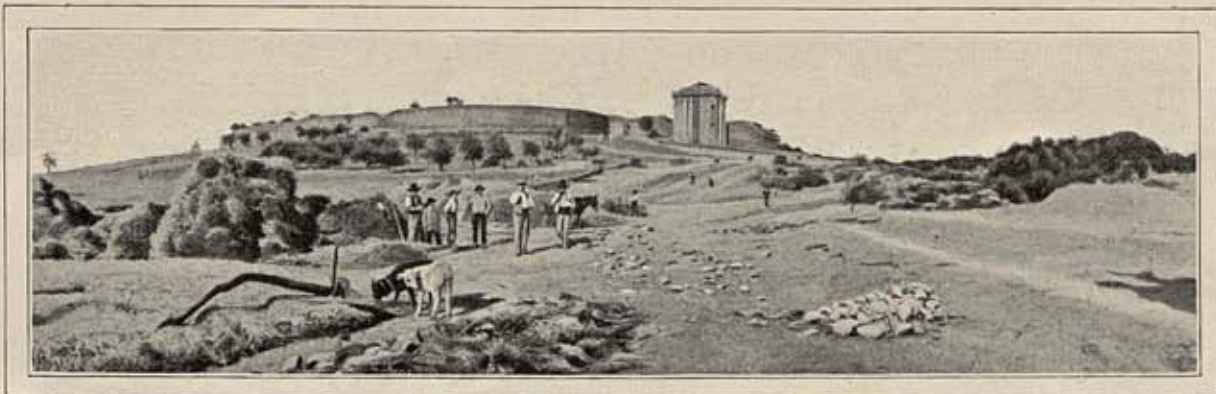
A la Pesga, c'est déjà la fin du voyage : les maisons ont un aspect normal, villageois à prétentions bourgeoises; on peut marcher la tête haute, sans crainte de se choquer le front au plafond. Et il y a des fleurs sur les balcons et les terrasses.

Je m'installe au bord d'une rivière dont personne ne peut me dire le nom. Ce doit être l'Alagon, mais les riverains se contentent de lui donner le nom de leur village : ici, c'est le Rio de la Pesga.

Les lavandières s'arrêtent de travailler pour m'entourer et m'interroger : où vais-je ? et d'où venons-nous ? Quand je leur ai répondu, elles me disent que je puis me vanter d'avoir vu le pays « le pire qui soit au monde ».



LE GASCO, VILLAGE IMPORTANT DE LA RÉGION (page 620).



DES ORANGERS ET DES CITRONNIERS FONT A L'ANTIQUE CITÉ UNE « HUERTA » MAGNIFIQUE (page 623).

Les oliviers sont plus gris de se découper sur un ciel profondément bleu. Des potagers, des vergers et des champs de maïs où elles travaillaient, accourent des femmes, des jeunes filles, des fillettes coiffées d'un mouchoir, ou bien d'un chapeau de paille sur lequel il y a une petite glace. Sur la berge de la rivière, elles se mettent, à ma prière, à danser le tamburil, l'une d'elles chantant, d'autres marquant la mesure en frappant les pierres de leurs battoirs. Et, à l'ombre des pruniers et des pommiers, je danse avec elles... Un vieux lave dans le rio des javelles de lin. Des petits s'ébrouent dans l'eau... Sous les pêcheurs chargés de fruits de velours vert clair qui seront savoureux dans je ne sais combien de semaines, les étoffes murmurent, chantent, clament et sifflent les plus jolies choses. Il y a des brassières qui furent grenat et semblent marron en comparaison des rectangles d'étoffe neuve; des fichus fleuris et étoilés d'un blanc qui paraît argenté par opposition aux foulards rouges et noirs, rouges et bruns, rouges et jaunes; des mouchoirs lie de vin sont éclaboussés de fleurs d'or; les mouchoirs roses sont semés de palmes indiennes; les cottes citron ou violettes sont galonnées de tresses polychromes; des chiffons d'un rouge de fard ou d'incarnat pour les lèvres, détonnent parmi les guenilles si éclatantes déjà. En Espagne, on ne porte pas de nuances suaves, bleu de ciel, rose thé, vert Nil; couleurs de très blondes, couleurs sentimentales que le grand soleil mange trop vite. Les teintes sont nettes, catégoriques, rouges comme le sang, vertes comme les prés, orangées comme les flammes et les étincelles. La lumière du jour se charge de les amortir, sans entamer leur éclat somptueux. Tout resplendit, pour la joie des yeux. Les creux des plis, l'ombre palpitante des feuilles, celles que projettent les fanchons de cotonnade ou le feutre d'un enfant altèrent ou éteignent certains coins de vermillon ou de garance, de safran ou de cadmium, mais pour en rendre d'autres plus stridents. Il n'y a pas une femme qui ne mette

quelques pétales rouges dans l'éclatante jonchée: un galon, une fleur, le cordon d'un collier de verroterie, la lisière d'une flanelle. L'alforja de laine rouge à bandes franchement vertes, jaunes, violettes ou bleues, est d'une extraordinaire vivacité, sur le sable où elle git. Sur les branches d'un mûrier, les mouchoirs humides sont d'un carmin admirable; mais leur reflet dans la rivière est bien plus beau encore, d'un rouge plus pur, d'un rouge liquide de sang fraîchement répandu.

Presque toutes les femmes sont bien jolies: beaux yeux longs, sourcils bien dessinés, dents blanches et régulières; les lèvres sont charnues, les chairs comme passées au henné. Le serre-tête éclatant, les anneaux d'or, les perles de verre des colliers parent avec l'originalité la plus seyante les jeunes Sarrasines; car leur grâce indolente est tout orientale, comme leur paresse qu'elles oublient lorsqu'il s'agit de danser, de se cambrer, de se tortiller, de tourner et tourbillonner.

Elles chantent et dansent infatigablement; jamais elles ne s'arrêteront!

Sur une capote de paille, dans un encadrement de fleurs barbaquement découpées, un miroir scintille à vous aveugler...

Je suis à la lisière des Jurdes. Le pays qu'enserrent les Sierras de Bejar et de Candelario, est de plus en plus riche. Les paysans battent le blé. On ne rencontre que caravanes d'ânes et de mulets chargés de sacs de grains. Les bûchers allumés par les bergers ou les charbonniers empanachent les cimes de fumées fuligineuses. D'un sommet, je découvre les plaines de la province de Cacères et de l'Estramadure, et les fortifications moyen âge de Granadilla, un diadème de vieux remparts roses sur la sierra bistrée: belle rentrée en Espagne!

Et voici les ruines d'un aqueduc construit au ^{xv}e siècle par le chef maure de Casar del Palomero. Le gouver-

neur chrétien de Granadilla avait ironiquement répondu au mécréant qui osait lui demander la main de sa fille: « Tu l'auras si tu amènes à Granadilla les eaux de la Meancera ». Le Sarrasin fit construire en peu d'années un aqueduc de 12 kilomètres. Mais la jeune fille ne voulant pas épouser un infidèle, entra au couvent du Saint-Esprit, à Salamanque.



TOUTES JEUNES LES MESTERAS SONT COMME DE PETITES VIEILLES (page 614).

Des bois de figuiers et d'eucalyptus, des orangers et des citronniers chargés de fruits font à l'antique cité une *huerta* (jardin) magnifique. Granadilla, ses tours, ses murailles à bastions et courtines, et son château séculaire se dessinent de plus en plus vigoureusement. On atteint la ville après avoir traversé un vieux pont à six arches.

Les muletiers gravissent une rampe. Des femmes qui, presque toutes ont un petit miroir sur leur capeline ou un fichu rouge sur la tête, vont remplir à la rivière, leurs cruches de terre poreuse.

Malgré les apparences moins misérables, les habitants sont encore ici ce que les Espagnols eux-mêmes appellent « *las clases pasivas* », rétrogrades, ignorants, superstitieux.

La posada, un *parador* plutôt, un simple abri pour les muletiers figurerait pittoresquement dans un décor d'opéra-comique; mais elle éveille en moi l'idée de trop de mouvants points noirs et de démangeaisons pour que je pense y nuiter. Je me contente de réclamer des vivres; après m'avoir demandé : « Pourquoi faire? », on m'apporte une perdrix coriace. Et je me prépare à passer une nuit à la belle étoile, dans mon lit-tente.

A la Pesquera, près d'une source, je fais préparer mon petit campement. Il fait calme, un silence charmant règne; mais, le soleil à peine disparu, les grenouilles s'éveillent : elles ont toujours le même cri que du temps d'Aristophane, leur « *brekeke coax* » qui est un claquement d'objets en bois dur, plutôt qu'un bruit de bêtes vivantes. Elles radotent, crient à plein gosier en faisant de temps en temps un saut, un plongeon : *platsch!*

La nuit est superbe. Toutes les étoiles sont de la fête, aucune de celles que peuvent discerner les yeux sous nos latitudes, n'a manqué d'apparaître. Et les étoiles filantes tombent en glissées vertigineuses.

Mais, voilà que des voix impératives viennent déchirer le beau silence uni : c'est la *guardia civil*, la

gendarmerie. Tout Granadilla, paraît-il, est en émoi. « Qu'est-ce que cette dame vient faire ici? Et d'abord, est-ce bien une dame?... Ce n'est pas un homme non plus. C'est peut-être le diable, ou quelqu'un des siens. Une femme, ça ne se promène pas ainsi, seule, dans des pays impossibles, ça ne sort que pour aller à l'église, sous l'égide de sa mère ou d'une duègne. Une femme! voyager! mais, c'est inouï, c'est monstrueux!... Et, pour comble d'in vraisemblance, elle dit qu'elle vient des Jurdes et des Batuecas, comme si ja-



LE VIEUX BONHOMME GRIMPE AGILEMENT (page 615).



LES HABITANTS DU GASCO SONT LES PLUS SYMPATHIQUES DES JURDES (page 620).

mais personne était revenu de là-bas! » La curiosité est à son comble. Chacun s'efforce de découvrir une explication à la présence de cette voyageuse...

Je soupçonne l'aubergiste d'avoir attiré sur moi l'attention des gendarmes : humilié du mépris que

ABD/16.6

j'avais manifesté pour sa posada, il avait ameuté le pays, pour châtier mon dédain. Il paraît même qu'il y avait des hommes résolus à me faire un mauvais parti et que je dois savoir gré aux gendarmes d'être intervenus. Ils sont, du reste, fort polis. Une fois rassurés par l'examen de mes papiers, ils me questionnent, fort courtoisement, mais un peu longuement : ils veulent savoir ce que je pense de l'Espagne et des Espagnols, si je suis pour ou contre les courses de taureaux, si mon voyage me laissera d'agréables souvenirs, et surtout si j'ai déjà vu leur roi...

Après Granadilla, passé les plus tristes plaines de sable, et le pauvre et pittoresque hameau de las Zarzas, avant d'atteindre Casas del Monte où je prendrai le train pour Salamanque. La chaleur est intense, on voit vibrer les couches d'air... le silence est absolu : hommes et animaux, oiseaux et insectes même font la sieste.

Maintenant que, mon expédition achevée, je ne suis plus stimulée par la curiosité, le trajet me semble ne devoir jamais finir, à travers ces déserts brûlants et fastidieux. Il faut encore passer un bois de chênes-lièges où nous ferons la halte méridienne : les arbres sont gris et rugueux ou rouge-brun, selon qu'ils sont encore intacts, ou qu'on les a déjà écorcés. Au delà de leurs frondaisons, grisaille et déjà lointaine, la Sierra de Gata, en robe intensément bleutée, me sépare du pays sauvage, la « terre de la grand'faim » dont j'ai violé le mystère...

... Aux gendarmes qui me demandaient si mon voyage me laissait d'agréables souvenirs, je n'avais rien répondu. Mais je peux bien dire ici qu'il me restait, de ma course à travers le pays des Jurdes, une commisération profonde pour ces gens à demi sauvages si déshérités du ciel, si dédaignés de leurs semblables, qui avouent eux-mêmes qu'ils habitent « le pire pays qui soit au monde » et dont l'un d'eux, traduisant sans doute la pensée de tous, s'écriait devant moi, comme je l'ai dit plus haut, qu'il n'y avait en ici-bas de trop mauvais pour un Jurdanos !...

ANNA SEE.



DANS LE LIT DESSECHÉ DU TORRENT QUI LEUR SERT DE MAIL (page 620).